Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
71e BATAILLON DE CHASSEURS A PIED **HISTORIQUE** **1914-1918**	**Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **http://gallica.bnf.fr/** **Droit : domaine public** **Transcription intégrale**
Référence : Librairie Chapelot (Paris) S.d.	Transcripteur : **MF. R.** Date : **2016**

Ancestramil

CAMPAGNE 1914-1918

HISTORIQUE

DU

7e BATAILLON DE

CHASSEURS A PIED

Ancestramil

HISTORIQUE

DU

71e BATAILLON DE CHASSEURS A PIED

———

Sa Formation

Le 31e bataillon, en garnison à Corcieux (Vosges), part dans la soirée du 31 juillet 1914 et occupe les ponts de la Meurthe, près de Saint-Dié. L'ordre de mobilisation générale lui parvient le 1er août. Le lendemain, les gradés d'encadrement du 71e bataillon de chasseurs à pied quittent Saint-Dié pour Corlée (près de Langres).

Le 9 août, le nouveau bataillon est constitué sous le commandement du capitaine **COUR** :
« Prêt à marcher, sur les traces de nos aînés de Sidi-Brahim, sur celles de ce brave 31e, en ce moment même en face de l'ennemi, aux portes de l'Alsace, vers qui va notre pensée commune. » (Ordre de bataillon n° 1). Le drapeau des chasseurs lui est présenté.
Le 10 août, le 71e quitte Corlée à l'effectif de 16 officiers, 1.042 sous-officiers, caporaux et chasseurs. Tous les chasseurs sont réservistes. Beaucoup sont pères de famille. Vosgiens, Jurassiens, Morvandiaux sont gens calmes : chez eux pas de manifestations bruyantes, pas d'enthousiasme délirant. De races vigoureuses et saines, gens de la terre pour la plupart, ils sont durs à la fatigue, ils respirent la force, et leurs traits et leurs regards décèlent une volonté ferme et tenace.

Marche à l'ennemi = Premiers engagements

Par étapes, le bataillon arrive le 12 août à Passavant (Haute-Saône). Il embarque à Thaon-les-Vosges et marche vers Crivillers, où il est mis à la disposition de la 26e division. Le 14, les chasseurs entendent le canon pour la première fois. C'est l'écho de la bataille à laquelle ils prendront bientôt part. Le 16, vers 2 heures, le 71e passe la frontière à la Tête de Minguet, borne 1770, et s'installé en couverture au sud de Saint-Quirin pour surveiller les vallées des deux Sarres, vers le Donon.

Le contact s'établit peu à peu avec l'ennemi, les patrouilles adverses s'entrecroisent. Le 18 août, le bataillon prend les avant-postes à Biberkirch. Le lendemain, la 8e compagnie (capitaine **LEVERGER**) est fortement engagée avec les Bavarois à Wallerysthal, et subit des pertes sensibles. L'ennemi dispose d'une forte artillerie : ses lignes d'infanterie, protégées par des bombardements de gros calibres, progressent dans les bois à l'est de Biberkich. Le 20, tandis que les chasseurs creusent à la hâte des tranchées de fortune afin de prolonger la résistance, le sous-lieutenant **MONERY**, debout, pour mieux surveiller les mouvements de l'ennemi, est frappé par un éclat d'obus à la tête et meurt au milieu de ses hommes.

C'est le premier des officiers du bataillon qui tombe. Il tombe en terre reconquise, sur un lambeau de cette terre de Lorraine que l'Allemand demain nous arrachera de nouveau. Le 20 août au soir, par ordre, les troupes de la division dessinent un mouvement de repli ; le 21, à Abreschwiller, le bataillon contre-attaque vigoureusement l'ennemi devenu trop pressant ; celui-ci hésite un instant et les unités voisines peuvent retraiter. Le bataillon se replie ensuite sous un feu meurtrier.

Devant Rambervillers, toute l'armée fait front. L'ennemi n'ira pas plus loin. De durs combats se livrent à Roville, à Domptail, à Doncières ; les Allemands sont contenus.

Le lieutenant **LEVIVIER** est tué. Le capitaine **LEVERGER**, grièvement atteint au combat de Doncières, tombe aux mains de l'ennemi mais il est délivré au cours d'une contre-attaque qui nous rend le village.

Le bataillon, relevé, va cantonner le 4 septembre à Saint-Gorgon, premier repos depuis le départ de Corlée. Mais vers minuit, alerte. Repos ailleurs! L'ennemi attaque Nossoncourt et le bois d'Anglemont : il faut partir pour Jeanménil.

Le 71e a perdu dans ces combats la moitié de son effectif et presque tous ses officiers ; les hommes sont exténués. Un renfort de plus de 400 réservistes vient le compléter.

Offensive

Le 11 septembre au matin, ordre de marcher en avant ; l'ennemi est en retraite. Le 71e passe à la 71e division.

La région des combats acharnés des dix derniers jours est reprise en peu de temps. L'ennemi abandonne ses morts, des prisonniers et du matériel en quantité.

Il incendie les villages. Le bataillon traverse Anglemont en flammes, passe à Baccarat évacué en hâte, franchit la Meurthe sur une passerelle de fortune et s'établit en avant-postes à Mervillers,

Le 26 septembre, la 7R compagnie (capitaine **WACHENHEIM**) et un peloton de cavalerie partent en reconnaissance vers Harbouey et Barbas, à 10 kilomètres en avant de nos lignes et rentrent le soir à Baccarat rapportant de précieux renseignements.

A partir du 26 septembre, l'ennemi reste sur la défensive. Nous organisons le terrain conquis.

Stabilisation

Sur tout le front, les armées allemandes avaient fléchi ; c'était la Marne, la retraite rapide et désordonnée. Mais déjà elles se sont ressaisies et s'accrochent au sol. De la mer aux Vosges courent deux lignes tragiques où vont se briser longtemps les efforts adverses.

En Lorraine cependant, nos chasseurs trouveront l'occasion de se battre au grand jour quelques mois encore.

Secteur Hénaménil - Crion

Le 11 octobre 1914, le 71e passe à la 74e division et va occuper Crion - Sionviller - Hénaménil - La Maison Forestière du Puits (Forêt de Parroy). Nos chasseurs gardent leur supériorité, offensive. Une section de la 9e compagnie (sergent **BOILEAU**) chasse l'ennemi de la cote 186, lui inflige des pertes, lui fait des prisonniers.

Chaque jour des embuscades sont tendues : le 99e de landwehr bavarois, de Saverne, qui fait face au bataillon, est nettement dominé et subit nos attaques. Le 14 octobre, à l'écluse d'Hénaménil, une reconnaissance de la 9e compagnie (adjudant **BUISSON**) ramène des prisonniers et du matériel.

Amicale Jeanménil

Le.23, à la chapelle de Juvincourt, le sergent-major **DUMENIL** (10e compagnie) met en fuite, avec vingt hommes, un détachement de trente hommes ; tue le capitaine qui les commande, ramène un sous-officier, un caporal et seize soldats prisonniers.

Le 26, le bataillon enlève à la baïonnette Parroy, Mouacourt, Coincourt. La 7e compagnie (capitaine **WACHENHEIM**, sous-lieutenant **ROY**), un peloton de la 9e compagnie (sous-lieutenant **BUISSON**) font plus de 50 prisonniers. L'ennemi, refoulé à 7 kilomètres, abandonne matériel, chevaux, prisonniers, équipements. Dans la soirée le bataillon est ramené par ordre sur la ligne des grand'gardes. Obligé d'abandonner le terrain qu'il vient de conquérir d'un seul élan sur un ennemi démoralisé, il part à contre-cœur.

Les reconnaissances continuent vers Coincourt, Parroy, Mouacourt, le bois de Xures. Les patrouilles allemandes sont régulièrement mises en fuite quand elles ne tombent pas dans nos embuscades.

Au sud du Sânon et du canal de la Marne au Rhin, s'étend le village de Mouacourt, dont la sortie nord touche le pont du Sânon et l'écluse du canal. Une seule maison, isolée, se trouve sur la rive opposée et les Allemands la visitent souvent. Le sergent **MULLER**, avec six chasseurs, l'atteint à 5 heures et se cache dans la grange. Le reste de la reconnaissance, sur l'autre rive, encadre l'entrée du pont au sud de l'écluse : il faut laisser l'ennemi c'engager sur le pont et le cerner.

A 7 h. 30, un chasseur signale quinze Allemands qui approchent par le fossé de la route ; ils atteignent la maison et fouillent la grange si rapidement qu'ils n'y trouvent rien d'anormal. Mais un des nôtres est éventé près du pont ; l'embuscade est découverte. L'ennemi s'arrête et se prépare au combat : trop tard, le sous-lieutenant **ROY** bondit sur lui et, tandis qu'il cherche à fuir, les chasseurs le poursuivent à la baïonnette.

Le sous-lieutenant **ROY** a tué deux Allemands de sa main. Six tués restent sur le terrain ; nous ramenons, huit prisonniers dont cinq sont blessés. Un seul Allemand a pu échapper et courir vers Xures porter la nouvelle aux siens. Magnifique exploit qui ne nous a coûté aucune perte.

Le 23 octobre 1914, le général Dubail, commandant la Ire armée, écrit son Ordre n° 83 :

« Depuis un mois, le capitaine Cour, commandant le 71e B. C. P., a organisé aux abords de la forêt de Parroy une série de coups de main contre les avant-postes allemands. Ces actions bien préparées et vigoureusement exécutées ont fait subir aux Allemands des pertes sérieuses, leur ont enlevé des prisonniers et interdit l'accès de la forêt. »

Le général commandant la Ire armée cite à l'Ordre de l'armée :

Le capitaine COUR et le 71e BATAILLON DE CHASSEURS A PIED :
« Pour leur audace et leur bravoure. »

Durant les mois de novembre et de décembre, les compagnies rivalisent d'ardeur dans leurs reconnaissances et leurs patrouilles quotidiennes, font à l'ennemi des prisonniers, lui infligent des pertes, lui enlèvent du matériel et le harcèlent sans cesse. Un nouveau témoignage de satisfaction est donné au bataillon le 7 décembre ; le général **JOPPE** écrit :

« Le 71e, placé en terrain difficile, n'a jamais eu un de ses postes surpris et, au contraire, chaque fois que l'ennemi a voulu tenter un coup de main, a réussi lui-même à surprendre les détachements qui en étaient chargés et à leur infliger des pertes. Les «résultats montrent ce qu'on peut obtenir des troupes « dites de réserve.
Le général commandant le 2e groupe de divisions donne en exemple à tous les opérations dont il s'agit. »

Secteur Croismare - Marainvillers Emberménil - La Neuville

Le 17 janvier 1915, le bataillon relève le 50e B. C. P. dans le secteur de Croismare - Marainviller. Le 24, la ligne est avancée de trois kilomètres. Dans la nuit du 25, le lieutenant **DUMENIL** part en reconnaissance vers Emberménil et renouvelle son exploit du 23 octobre. Au moment où il aborde le village, une sentinelle ennemie l'aperçoit et alerte la garnison du poste, qui, établi dans une maison voisine, ouvre un feu nourri. Le lieutenant Duménil se précipite seul dans la maison ; les Allemands, déconcertés par tant d'audace, se rendent. Il fait huit prisonniers de sa main, Les autres postes fuient dans les vergers.

Le 71e B. C., P., écrit le général commandant le 2e C. D. R. vient à nouveau de se distinguer dans une reconnaissance sur Emberménil. Je vous prie de donner en exemple aux troupes sous vos ordres les officiers et les unités qui ont exécuté de semblables coups de main. »

Le bataillon organise le secteur, tranchées, boyaux, réseaux de fil de fer! Le front, en général calme, s'anime parfois de rapides coups de main, ou de rencontres de patrouilles.

Le 26 mars, au cours d'une action sur tout le front de la forêt de Parroy, la 9e compagnie (capitaine **DUCLOS**) engage un dur combat et perd une quarantaine de chasseurs, tant tués que blessés. Les éclaireurs du bataillon (adjudant **NARRE**) capturent un poste ennemi. La belle conduite des éclaireurs du bataillon et de la 9e compagnie leur vaut les félicitations du général **HUMBERT**, commandant le détachement de l'armée de Lorraine.

Le village d'Emberménil change plusieurs fois de mains. Occupé de nouveau par la 8e compagnie (capitaine **PAILLARD**) le 18 juin, il reste en notre possession.

Le 27 novembre 1915, la 74e division quitte le secteur. Au cours d'une marche, le 71e visite les champs de bataille d'août et de septembre 1914. Grand'halte à Doncières. Il y a plus d'un an, le bataillon livrait là ses premiers combats.

Repos d'un mois, coupé d'exercices d'instruction, au camp de Saffais.

Secteur du Haut-des-Trappes Port-sur-Seilles

Le 71e arrive au bois du Haut-des-Trappes le 7 février 1916. Le secteur est calme ; l'ennemi évite le contact.

Le 25 mars, le lieutenant **DUMENIL** pénètre seul dans les lignes ennemies par une chicane, près d'un poste qui s'enfuit. Il rattrape un Allemand et le ramène dans nos lignes. Le lieutenant **NARRE** tend une embuscade le 23 juillet près de la route d'Abaucourt, enlève un sous-officier allemand et tue un officier qui, pris, ne veut pas le suivre. Le bois du Haut-des-Trappes, Port-de-Seille et le château de Dombasle sont souvent bombardés. Nous y avons des pertes quotidiennes. Le secteur est calme, mais les séjours aux avant-postes sont de longue durée.

Le bataillon est relevé le 16 août. Après, une période de repos et d'entraînement au camp de Saffais, il embarque à Bayon et, arrive à Ligny-en-Barrois le 3 septembre. Le 8 octobre, il embarque pour Baleycourt, près de Verdun, où il cantonne.

La bataille de Verdun, engagée depuis le mois de février, fait toujours rage sur la rive droite de la Meuse. Le bataillon va s'engager à son tour dans cette lutte épique pour la vieille forteresse.

Verdun - Fort de Vaux

Le 9 septembre 1916, le bataillon s'approvisionne en munitions à Haudainville. Après une étape pénible, il s'installe sur la deuxième position : fort et tunnel de Tavannes - boyau Christophe. Rude impression de bataille ; bombardement terrible, surtout vers Vaux-Chapître - tunnel de Tavannes, où rougeoie l'incendie, où s'entassent les cadavres.

Le 18, le bataillon prend position dans la première ligne faite de trous d'obus jointifs, à l'ouvrage Rond, où il est aussitôt violemment attaqué : l'ennemi est repoussé par nos feux et par le tir de barrage. L'ouvrage Rond est situé à quelque trente mètres de la tranchée allemande de Clausewitz ; la lutte à la grenade est incessante ; le séjour y est pénible et coûteux. Le commandement décide l'attaque de Clausewitz, et charge le 71e de l'opération.

Les 20 et 21 septembre, préparation d'artillerie. Celle-ci jugée insuffisante, contre-ordre est donné. Le secteur demeure très agité, minen et obus arrosent copieusement l'ouvrage Rond et ses pistes d'accès; nous subissons des pertes. L'inaction et l'attente d'une attaque pour laquelle on est prêt pèsent sur tous.

Après quelques jours à Haudainville et à Rosnes, le bataillon réoccupe l'ouvrage Rond le 23 octobre, en vue d'une offensive importante fixée au lendemain 24. La division **GUYOT de SALINS**, « La Gauloise » du général **PASSAGA**, la 74e division du général de **LARDEMELLE**, doivent reprendre à l'ennemi les carrières d'Haudremont, le village et le fort de Douaumont, le village et le fort de Vaux, la batterie de Damloup. C'est à la 74e division, et notamment aux 50e et 71e bataillons de chasseurs, chargés de l'assaut final, que revient la dure mais glorieuse mission de reconquérir le fort de Vaux.

A 7 h. 30, la préparation de l'offensive commence. Les Allemands attendent notre attaque. Leur artillerie, renforcée, dirige sur nos positions de départ un feu terrible qui durera pendant toute l'action. Le bataillon, échelonné en profondeur, fait des pertes. Le brouillard est intense.

A l'heure H (11 h. 40), la 9e compagnie (lieutenant **BUISSON**) se porte d'un élan superbe sur le saillant de l'ouvrage de Moltke, son objectif, l'enlève, malgré un feu nourri de mitrailleuses, nettoie les postes et les abris, fait une centaine de prisonniers et établit un barrage vers Clausewitz, ouvrages puissants, que le 299e n'a pu aborder et dont la garnison décime nos éléments qu'elle prend de flanc. Le bataillon doit lui faire face en se détournant en partie de ses objectifs.

La 8e compagnie (capitaine **PAILLARD**) achève la conquête de la position, malgré un feu meurtrier qui lui cause des pertes sensibles. Elle fait de nombreux prisonniers et continue sa progression vers le Petit Dépôt qu'elle déborde à l'ouest, tandis que le bataillon **CASELLA**, du 299e, le tourne au nord-est. La résistance est de plus en plus sérieuse. Les effectifs diminuent.

La 7e compagnie (capitaine **JOLLY**), prise plusieurs fois sous de violents tirs de barrage est particulièrement éprouvée. Son capitaine, mortellement atteint au moment où il débouche de la parallèle de départ, à la tête de son unité, tombe en disant : « Allez dire au commandant que ma dernière pensée est pour la France ».

Vers minuit seulement, le bataillon **PICANDET** et la se compagnie (lieutenant **NARRE**) s'emparent du Petit Dépôt. La nuit arrête toute progression sur le terrain chaotique du champ de bataille. La lutte n'en continue pas moins jusqu'au matin. Le commandant **COUR** reçoit l'ordre de ramener le bataillon à l'arrière, mais tout mouvement est impossible de jour. Le bataillon attend la nuit suivante, sous le bombardement incessant. Nos pertes sont encore sérieuses : le sous-lieutenant **SOULAS** est tué, le lieutenant **RICOUX**, déjà blessé avant l'attaque, est atteint une deuxième fois.

Le lieutenant **NARRE**, blessé le 24, n'a pas voulu quitter sa compagnie ; modeste autant que brave, calme, toujours souriant, c'est lui qui le premier pénètre dans le Petit Dépôt, où il fait plus de cent prisonniers. Il ne se laissera évacuer qu'après la relève du bataillon.

Le 71e, ramené par le commandant et quatre officiers, a perdu dans cette attaque 2 officiers et 64 chasseurs tués ; 11 officiers et 150 chasseurs blessés ; 19 disparus.

Tous les objectifs fixés ont été atteints. Plus de 300 prisonniers ont été faits.

Le lieutenant **DUMENIL**, brave parmi les braves, déjà titulaire de trois palmes, est fait chevalier de la Légion d'honneur.

Le capitaine **PAILLARD**, les lieutenants **NARRE, DUPOIZAT., BUISSON, BLIGNY**, les caporaux et chasseurs **CORNU, BIANVONNI, RAYNARD, LANTZ, BOISSON, ELOT,** pour ne citer que quelques noms, illustrent une fois de plus le bataillon.

« Vous venez d'écrire avec votre sang une page admirable devant laquelle s'inclinera la postérité, dit à ses troupes le général de Lardemelle. Sur une profondeur de plus de 1.200 mètres l'ennemi avait accumulé obstacles sur obstacles. Tous ces obstacles, vous les avez renversés un à un, dans une lutte pied à pied d'une violence inouïe. La question de l'approche du fort de Vaux ainsi résolue par votre vaillance, l'ouvrage devait tomber sans coup férir entre nos mains peu de jours après.
« Honneur à vous, mes gars, pour la rude tâche que vous avez remplie si glorieusement.
« Soyez fiers de vous-mêmes, votre race est la plus belle et vivra ! »

Secteur des Chevaliers

Le 13 novembre 1916, le 71e va occuper le secteur des Chevaliers. Il est à peu près reconstitué par un gros renfort et par les blessés légers du 24 octobre qui rentrent sans tarder. L'hiver est rigoureux. L'artillerie de tranchée est active, elle bouleverse nos positions sans nous causer de pertes sensibles.

Secteur des Chambrettes = Les Caurières

Le bataillon prend les lignes aux Chambrettes le 1er février 1917. Les artilleries adverses sont très actives. Les lignes sont au contact; les grenadiers ne chôment pas. L'ennemi occupe des positions dominantes, bien organisées, en particulier le bois des Caurières, d'où il nous harcèle sans cesse. Ses patrouilles sont actives.

De notre côté, peu ou point de tranchées, ni d'abris; pas de boyaux. L'ennemi prend sous son feu nos ouvrages et nos pistes. Le ravitaillement en matériel, en munitions, en vivres est très difficile. Pain et vin arrivent gelés.

Le 11 février, la 5e escouade de la 8e compagnie, encerclée, refuse de se rendre et se dégage à la grenade. Elle est citée à l'Ordre du bataillon.

Les premiers jours de mars sont marqués par une recrudescence d'activité. De longs bombardements par gros calibres et par obus à gaz font présager une attaque prochaine. L'ennemi connaît notre situation précaire. Le 4, à 16 heures, bombardement méthodique par tous calibres, projectiles à gaz, minen. Les avions nous survolent ; toutes les liaisons sont interrompues. A 17 h. 15, l'attaque se rue sur nous, tourne le bataillon. La lutte est acharnée dans les trous d'obus, dans les abris. Le commandant, assailli dans son, P. C., se dégage et contre-attaque avec une fraction de soutien.

A 18 heures, après un combat à la grenade et des corps à corps nombreux, l'ennemi, devant le feu opiniâtre des garnisons réduites qui subsistent, doit abandonner le terrain. Nos pertes sont lourdes : 200 hommes tués, blessés ou disparus ; et avant l'attaque, depuis l'entrée en secteur, le bataillon avait déjà perdu 230 hommes.

Le bataillon est relevé le 6 mars, exténué par un mois de lutte contre les intempéries et contre un ennemi dont la supériorité était écrasante. Le 12 avril, il est reconstitué par un renfort important prélevé sur un régiment d'élite. Bordelais, Agenais, Toulousains, Périgourdins, apportent au 71e, entrain et bonne humeur, comme un reflet du soleil de Gascogne. Déjà ils sont chasseurs dans l'âme.

Main de Massiges

Le bataillon reformé est envoyé à la Main de Massiges, secteur pénible, que nos Méridionaux connaissent pour y être passés déjà.

Le séjour n'est pas gai, sur les collines blanches et nues de Champagne, cimetières, tombes isolées, anciennes positions écrasées, tunnels et abris éventrés, immenses cratères des mines, tout y rappelle les glorieux mais sanglants assauts de 1915 et 1916.

Dans une ligne avancée, la 8e compagnie ne laisse aucun répit à l'ennemi. De jour comme de nuit la lutte à la grenade se poursuit, les canons de 58 répondent aux minenwerfer, l'ennemi n'a jamais le dernier mot.

Quelques coups de main sont éventés et vigoureusement repoussés. Le 10 juin, le caporal **PROST** découvre un groupe allemand qui passe le réseau; il se jette résolument sur lui et trouve une mort glorieuse en alertant son poste.

Entre Miette et Aisne - Cote 108

Le 12 juin 1917, le bataillon va au repos à Epense (12 kilomètres sud de Sainte-Menehould) ; la gaieté se donné libre cours ; on organise fêtes et jeux auxquels la fanfare prête son concours.

Le 6 juillet, le bataillon gagne par camions la région nord de Jonchery-sur-Vesles.

Tandis qu'à l'occasion du 14 juillet, une délégation du bataillon accompagne à Paris le fanion décoré, les compagnies prennent position entre Miette et Aisne.

Dans ce nouveau secteur, les tranchées sont peu nombreuses, les boyaux d'accès à peine dessinés ; pas de postes de combat, peu d'abris, une vingtaine de chars d'assaut marquent l'avance de nos troupes en avril dernier ; des casemates défoncées, des batteries écrasées rappellent la défaite de l'ennemi.

La ligne est devenue calme, la division étend son front vers l'est ; le 71e B. C. P. est chargé de la défense de la cote 108. L'aspect est tout différent. Les organisations superficielles sont presque nulles : tunnels et puits de mines sur la colline ; trous d'obus organisés dans la région des canaux, caves fortifiées à Berry-au-Bac et à Moscou. Les patrouilles ennemies sont actives.

Le 3 août, à 400mètres en avant de nos postes, un détachement de la 7e compagnie (sous-lieutenant **WACHENHEIM**) met en fuite une importante reconnaissance ennemie qui abandonne un tué et tout un dispositif de passerelles flottantes.

Certains jours, le bombardement est continuel. Le fracas des explosions roule dans la vallée de l'Aisne ; la cote 108 disparaît dans un nuage épais de fumée et de poussière : dégâts matériels importants, mais peu de pertes. L'organisation souterraine offre une sécurité et un confort auxquels nul n'est habitué : abris bien clos, bien aménagés ; éclairage électrique, ventilateurs.

Dans le grand tunnel, à 100 mètres des postes avancés, à moins de 150 mètres de l'ennemi, la coopérative du bataillon, administrée par les soins éclairés de l'officier, d'approvisionnement (lieutenant **RICOUX**), devient un bazar bien achalandé.

Sapigneul

Le 21 février 1918, le bataillon va occuper la tête du pont de Sapigneul (sud cote 108). Presque encerclée, dominée sur tout son pourtour, la position est difficile à défendre. Les pluies incessantes ont inondé les abris, le gel et le dégel ont bouleversé les tranchées. Le ravitaillement est difficile. Méthodiquement, mais non sans peine, le secteur est remis en état.

Le bataillon vient en réserve à Prouilly, où le commandant Cour apprend sa nomination au grade de lieutenant-colonel. Le 25 février, il adresse ses adieux au bataillon.

« Un chef, dit-il, ne se sépare pas sans un véritable déchirement de cœur, d'hommes comme vous et d'un corps d'élite comme le 71e. »

Il salue le fanion où luit une palme bien gagnée et évoque la mémoire des morts du bataillon tombés pour la Patrie. Le 28 février, à Sapigneul, il tient à voir ses chasseurs une dernière fois. La nuit tombée, il passe dans tous les abris, tous les postes de combat, et serre la main de tous. Il quitte enfin le poste de commandement, ému jusqu'aux larmes, et sans se retourner pour cacher son émotion, crie : « Vive la France ! Vive le 71e ! »

Quelques jours après, le capitaine adjudant-major **ESCOFFIER** remet au commandant **MELLIER** le commandes ment du bataillon.

Dans le courant de mars, les coups de main se multiplient, les bombardements s'intensifient, l'aviation devient très active. Sur une grande profondeur, les arrières, camps et villages reçoivent des obus toxiques.

Est-ce une préparation d'offensive nouvelle ou une simple diversion ? Nos patrouilles veulent arracher à l'ennemi son secret. Nous multiplions les reconnaissances. Le groupe franc du bataillon (lieutenant **MORLOT**, sergents **BERRY, SEGUIN, CORROT**, caporal **LOBREAU**, chasseurs **MARCHE, VALLOT, GRIGNON, SARLOUTTE, MONNIER, GOUGY, SALETTE, GUILLEMIN**) se met en chasse toutes les nuits et réussit à obtenir des indications précises.

La 7e compagnie (lieutenant **DUPOIZAT**) effectue, au mois de mai une opération plus importante sur la tranchée Zeppelin. Le lieutenant **DUPOIZAT**, parti avec le bataillon, a passé par toutes les compagnies et les a commandées toutes. Son courage, son calme admirable et sa bravoure sont légendaires. Le 11, dans la nuit, à son signal, sans bombardement préalable, la 7e compagnie et les éclaireurs (lieutenant **MORLOT**) courent sus à l'ennemi. Celui-ci est surpris, mais, à la faveur de l'obscurité, ses postes réussissent à s'enfuir. Un sous-officier ennemi est fait prisonnier. Nos pertes sont nulles.

On passe agréablement au camp de courtes détentes : un groupe artistique (lieutenant **BOUVET**, caporal **PERDOUX**) fait oublier aux chasseurs les longues heures de garde aux tranchées.

Le 13 mai, la 74e division, relevée par les Anglais, part vers l'est : destination inconnue.

Offensive allemande de l'Aisne

Le bataillon marche sur Soissons, cantonne deux ou trois jours à Serzy, à Fismes, Brenelles, pout s'arrêter le 22 mai à Venizel, près de Soissons.

Tous les jours, des bruits de départ circulent. Le bataillon va bientôt embarquer. Pour les Flandres ? Le séjour à Venizel est bon, les chasseurs en profitent largement ; Sait-on ce que l'avenir prochain peut réserver. Le 26 mai, vers 18 heures, pendant un concert de la fanfare, le commandant reçoit un télégramme..: le concert se poursuit. A la fin seulement les ordres sont, transmis dans le calme : Alerte ! La nuit est obscure ; brouillard épais dans la vallée de l'Aisne. Quelques éclairs de départ, rien d'anormal. A minuit trente, ordre de départ ; une forte attaque, dit l'ordre, est imminente devant le 11e corps et sur tout le front de Soissons à Reims. Le 71e occupera immédiatement les pentes sud de la cote 156, nord du fort de Condé.

A peine le bataillon débouche-t-il du pont de Venizel que les obus s'abattent sur le village et le camp. L'horizon s'enflamme, toute la vallée de l'Aisne est bombardée. Le brouillard devient de plus en plus intense ; la fumée des explosions, la poussière rendent la direction difficile. A Missy, ordre est donné de mettre les masques, la marche continue lente et pénible. Le bataillon atteint à 3 h. 30 les abords du fort de Condé.

Dès le petit jour on aperçoit dans le brouillard les routes encombrées de voitures et de groupes isolés. Les premières nouvelles sont mauvaises : l'ennemi a dépassé le Chemin des Dames, progresse sur les plateaux de Vrigny, d'Aisy, de Jouy. Nous distinguons nettement ses avant-gardes nombreuses qui avancent librement.

Vers midi, ce qui reste de nos troupes se replie, le bataillon reçoit l'ordre de s'établir dans la, deuxième position : ferme de Chimy-bois des Loges. Il est chargé de la défense du plateau de Condé ; mais l'ennemi nous y a devancé ; de fortes patrouilles tiennent déjà les premières lignes. Ses avions, par escadrilles, nous survolent à basse altitude, et l'artillerie renseignée sur nos mouvements commence à nous bombarder. Aucune batterie ne nous soutient. Impuissants, nous voyons des régiments et des régiments allemands s'avancer suivis de leurs colonnes de voitures, et se rassembler dans les ravins en avant de nous. Sous nos yeux, sur les pentes voisines, les batteries ennemies s'installent. A 15 heures, les engins de tranchées nous harcèlent. De fortes reconnaissances attaquent nos postes de la 8e compagnie à la ferme de Chimy, et ceux de la 9e au sud du bois des Loges, tandis que le front de Condé et le village sont pris sous un bombardement serré d'obus de gros calibres et d'obus toxiques. Un instant débordée, la 8e compagnie lâche la ferme ; elle la reprend aussitôt par une contre-attaque à la grenade.

Le lieutenant **NARRE**, toujours gai, toujours calme, tue au cours de ce combat un officier allemand à bout portant ; il tient longtemps dans la ferme malgré les actions répétées de forces très supérieures. Son groupe peu à peu diminue, lui-même est blessé grièvement. L'ennemi reprend la ferme à la tombée de la nuit et essaie de progresser dans les boyaux.

Pendant la nuit, les patrouilles allemandes, sans cesse renouvelées, attaquent les 8e et 9e compagnies, mais ne réussissent pas à entamer notre ligne.

Le 28, à 6 heures, l'ennemi déclanche un violent bombardement par explosifs et toxiques; une seule batterie de 75 essaie de riposter, elle est éteinte rapidement. A 7 h. 30, l'ennemi attaque d'abord à droite, sans succès, la 9e compagnie ; les chasseurs montent sur le parapet pour mieux tirer sur les vagues d'assaut et brûlent toutes leurs cartouches.

Cependant des groupes s'infiltrent dans un ravin à notre droite, protégés par des tirs denses de mitrailleuses. Alors commence un combat acharné au pistolet, à la baïonnette, lutte obscure, défense pied à pied, où beaucoup de chasseurs tombent après avoir accompli des actes d'héroïsme à jamais ignorés.

A 9 heures, autre poussée vers la gauche, tandis que continue la destruction des ouvrages de l'arrière ; par les innombrables mitrailleuses légères, bien ravitaillées, l'ennemi rase de ses feux tout le plateau; les attaques sont incessantes. Les cartouches vont nous manquer, il faut éviter l'encerclement et se replier peu à peu en disputant le terrain pas à pas.

A 14 heures, quelques fractions, reconstituées sous le feu et ravitaillées tant bien que mal en munitions, tiennent encore les abords du fort de Condé, écrasé par les gros obus, et la route au nord du village. Mais l'ennemi a déjà traversé l'Aisne en amont de Condé et s'avance vers le sud et l'est. A l'ouest, il glisse par le ravin de Chivres. Les effectifs sont très réduits, .les munitions épuisées; ordre est donné de se replier en combattant au sud de l'Aisne. Il est temps le génie a déjà fait sauter les ponts de Condé et de Missy. Ce dernier, incomplètement détruit, permettra cependant à nos petits groupes de passer, mais sous le feu des fantassins ennemis qui ont atteint les abords de la rivière.

Pendant la journée, le bataillon n'a cédé qu'à peine deux kilomètres de terrain à un ennemi cinq ou six fois supérieur en nombre; la valeur individuelle et l'esprit de sacrifice total, des chasseurs et des cadres ont permis cette résistance magnifique.

C'est un jeune de la classe 1918 qui rampe volontairement vers un monticule pour observer l'ennemi tout proche, et qui meurt frappé d'une balle. C'est le commandant qui, blessé depuis le matin, parcourt sans cesse le champ de bataille et ne le quitte que lorsque tous les survivants ont rompu le combat par son ordre. Ce sont le sergent **MELIN** et le sergent **VINCENT** qui, sous une fusillade nourrie, transportent le long de l'Aisne le lieutenant **BILLETORTE** blessé ; celui-ci insiste pour qu'on l'abandonne, afin d'éviter un sacrifice inutile. **VINCENT** est tué d'une balle à la tête ; **MELIN** emporte seul l'officier vers Sermoise, après avoir passé le pont sous un feu violent.

C'est le lieutenant **DUPOIZAT** qui, revolver au poing, debout au plus fort de l'attaque, tombe en héros devant sa compagnie. La nouvelle de sa mort affecte tout le bataillon. C'est une belle et noble figure qui disparaît.

L'adjudant Parage, le chasseur **LEBARBIER** et tant d'autres ont une attitude admirable ; il faudrait citer tous les noms.

Derniers combats

Le 71e rallie par ordre Berzy-le-Sec vers minuit et prend position à la Montagne de Paris. Le 29, nos reconnaissances se heurtent dans Soissons à de forts reconnaissance se heurtent dans Soissons à de forts détachements ennemis. La compagnie de mitrailleuses (lieutenant **BLIGNY**) prend sous son feu l'infanterie allemande et un convoi d'artillerie d'accompagnement qui s'avancent vers le mont Belleu. Le 30, le bataillon se bat de nouveau à Chazelles et chasse un instant l'ennemi vers Chaudun. Des renforts arrivent, infanterie, artillerie, avions, tanks.

Le 31, Vierzy est menacé ; un bataillon de tirailleurs algériens contre-attaque. Le 71e profite de la surprise, bouscule l'ennemi et lui inflige des pertes ; une escouade de la 9e compagnie (adjudant **BIDON**) capture un officier et une vingtaine d'hommes. Le bataillon contre-attaque à Chaudun le 1er juin, à la ferme de Chavigny le 2.

Après sept jours de combats incessants, les chasseurs, qu'anime plus que jamais la haine de l'envahisseur, provoquent l'admiration de leurs chefs et des unités voisines ; le 2 juin notamment, le bataillon, parti à l'attaque, croise une batterie qui se replie; les artilleurs enthousiasmés reprennent position pour appuyer notre action. Les fractions des unités voisines, décimées, disloquées, entraînées à leur tour, chargent avec les nôtres l'ennemi qui reflue en désordre au nord de Chavigny.

Nous organisons la lisière nord de la forêt de Retz. Dans la nuit du 3 au 4 juin, le 71e remet au 136e régiment un secteur avec tranchées de tir et places d'armes, et gagne par étapes Belloy-Saint-Martin (nord de Paris).

Derniers jours du 71e

Les escouades et les compagnies se reforment. On commence à parler d'avenir. Mais voici que les 50e et 66e bataillons sont dissous. Nous quittons la 74e pour la 170e division où nous devons former un nouveau groupe avec les 3e et 10e bataillons de chasseurs. C'est avec cette conviction que le 11 juin, fanfare, en tête, le 71e quitte Belloy.

Dans un champ, revue d'adieu du général **de LARDEMELLE** qui nous promet la Fourragère et qui veut remettre à quelques braves, avant leur départ, les récompenses bien gagnées : le capitaine **BLIGNY** reçoit la Légion d'honneur; le caporal **THUAULT** la médaille militaire.

Après la remise des décorations, quelques mots du général :

« Ancien chasseur, je sais ce que je perds avec mon beau 71e. »

Et l'on défile une dernière fois. De nouveau la grande route, puis la gare de Louvres : on embarque. A Saint-Hilaire, douloureuse surprise : un officier d'état-major de la 170e division nous apprend la dissolution du bataillon et sa répartition entre les 3e et 10e bataillons de chasseurs.

Chacun veut lire la terrible note que l'officier, d'un air indifférent, tient dans ses mains. On se regarde, on ne veut pas croire ; c'est vrai, c'est trop vrai, demain le 71e aura vécu. Le bataillon traverse le village ; et dans un champ, près de la rivière, la fanfare donne un dernier concert.

Tous écoutent avec une ferveur presque religieuse ; tous sentent plus ou moins confusément que c'est encore la grande voix du bataillon, celle qui demain se taira pour toujours.

Le 13 juin 1918, à 9 heures, présentation au général commandant la 170e division. A 17 heures, encore au complet, mais scindé en deux groupes, le bataillon quitte Saint-Hilaire. Dans un champ de cette Champagne aride et nue, le bataillon s'arrête en formation de revue ; le capitaine adjudant-major **ESCOFFIER** prend le commandement et présente une dernière fois le bataillon au commandant **MELLIER**. Puis il lui remet la Croix de, guerre avec l'étoile de bronze, le plus bel éloge de la troupe à son chef : dernier ordre de bataillon du 71e.

Les deux colonnes se forment, la première tourne à droite vers la ferme Bouy, tandis qu'à gauche l'autre fraction se dirige, vers Mourmelon-le-Grand ; destinées divergentes. Remontant d'un coup d'épaule le sac dont le poids, en ce jour, disparaît sous le chagrin, refoulant en soi-même la tristesse qui l'étreint, chacun de nous part vers l'avenir.

Le 71e n'est plus, mais son âme subsiste. Sa tradition ! C'est d'abord sa forte discipline, sa bonne humeur dans les jours les plus sombres et dans le sacrifice ; c'est la simple grandeur de ses héros : c'est encore le souvenir de ses batailles et c'est par-dessus tout le culte de ses morts.

Les tombes sacrées de ceux qui sont couchés sur les champs de bataille de Lorraine, de Verdun, de Champagne et de l'Aisne marquent la page glorieuse du bataillon dans la formidable épopée 1914-1918.

Les milliers de braves qui ont compté au 71e bataillon de chasseurs à pied, les parents, les femmes, les enfants de ceux qui sont tombés sous les plis de son fanion, peuvent être fiers. Les efforts et les souffrances des uns, les douloureux et sublimes sacrifices des autres n'ont pas été vains.

La France est délivrée de l'envahisseur barbare et nos frères d'Alsace et de Lorraine sont de nouveau Français.

****